



EX NIHILO & SMG PRODUCTIONS

présentent

Mostra de Venise 2003 – Prix de la Critique (Fipresci)

Festival de Thessalonique 2003 – Prix du Public

Festival de Florence River to River 2003 – Prix du Public

Festival de Koszalin 2003 – Prix du Public

Festival du cinéma asiatique de Deauville 2004 – Prix de la Critique internationale

MATRUBHOOMI

Un monde sans femmes

(Matrubhoomi, a nation without women)

un film de **Manish JHÂ**

1h38 – Format 1,85 – DOLBY SRD / DTS

Sortie le 26 Janvier 2005

Distribution :

Diaphana Distribution
155 rue du Fg St Antoine
75011 Paris
Tél : 01.53.46.66.66
Fax : 01.53.46.62.29

Presse :

Jérôme Jouneaux, Isabelle Duvoisin
& Matthieu Rey
6 rue d'Aumale, 75009 Paris
Tél : 01.53.20.01.20
Fax : 01.53.20.09.82

Photos haute définition téléchargeables sur www.diaphana.fr

«Elever une fille, c'est comme arroser le jardin de son voisin»

Dicton indien

Introduction

«Un individu doit avoir beaucoup péché dans sa vie antérieure pour être né femme».

Naître fille en Inde est une calamité. Dans ce pays où les déesses sont vénérées, et les vaches sacrées, dans la plus grande démocratie du monde qui a porté au pouvoir Indira Gandhi, les femmes sont considérées comme des sous-êtres humains, tout justes bons à servir et engendrer des hommes.

Battues, violées, exploitées, la majorité des indiennes passent leur vie à payer le seul fait d'exister. La pratique de la dot, pourtant interdite depuis 1947, est à l'origine de ce mépris. Une fille sans dot est interdite de mariage. Quand le salaire moyen en Inde est de 30 euros par mois, réunir l'argent de la dot exige des années de travail : dès la naissance de l'enfant, ses parents doivent commencer à économiser.

S'appauvrir pour enrichir la famille du futur époux. Pères et mères réunis préfèrent donc avoir des fils. Et parce que la nature ne répond pas aux exigences des hommes, et surtout pas des plus pauvres, les hommes manipulent le destin, et éliminent les filles.

Selon l'Unicef, 500 000 fœtus féminins seraient avortés chaque année, en dépit de la récente loi interdisant aux obstétriciens de révéler à l'échographie le sexe de l'enfant à naître. Et si le "diagnostic" n'a pu être fait pendant la grossesse, les petites filles sont fréquemment tuées dans les heures qui suivent leur naissance.

En 2001, l'Inde a recensé 158 millions d'enfants de moins de 6 ans, 927 filles pour 1000 garçons. Selon les normes biologiques, pas moins de 50 millions de "femmes manquantes" auraient dû voir le jour en un siècle. Les conséquences de ces pratiques font peser une menace réelle sur l'équilibre démographique de l'Inde. Dans certains états, la pénurie de femmes est telle, que les hommes en âge de se marier, peuvent passer des années à trouver une épouse.

Dans ces cas-là, ils renoncent non seulement à la dot, mais ils offrent un "prix de mariée" : ils achètent une femme, en somme. Le système sur lequel repose la société indienne est en train de se retourner contre elle. Mais à en croire la constante progression d'infanticides féminins, il semblerait que la prise de conscience ne soit pas au rendez-vous. Quel destin se fabrique une société qui élimine les femmes comme on arrache les mauvaises herbes ? C'est la question que pose Manish Jhâ, jeune réalisateur de "Matrubhoomi, un monde sans femmes".

Note d'intention

«La dualité entre la façon dont on traite les femmes et la position qu'elles occupent dans la société est un sujet qui m'a toujours intrigué. En Inde, les femmes sont vénérées comme les déesses Kali et Durga, et pourtant, chaque année, des milliers d'entre elles sont victimes de morts cruelles, de viols ou tout simplement éliminées à la naissance.

Il est évident que les femmes contribuent à établir une société saine et stable, et le déséquilibre entre les sexes a créé une société moralement très instable.

Le film est une projection sur l'avenir, quand les femmes indiennes ne seront plus qu'une espèce en voie de disparition. Et même si le contexte est futuriste, le milieu, l'humour, le sujet et les personnages sont ancrés dans une réalité contemporaine de manière à souligner l'ampleur du problème. L'absence de femmes mène inexorablement à la dégradation des hommes, leur retirant ainsi tout ce qui fait d'eux des êtres humains. Le film est une ode à la beauté et au pouvoir des femmes.»

Manish Jhâ

Synopsis

Dans une région rurale de l'Inde où depuis des années la population féminine est décimée, Ramcharan essaie désespérément de marier ses cinq fils.

Non loin de là, un pauvre paysan cache son bien le plus précieux : Kalki, sa fille de 16 ans, véritable beauté.

Alerté par un de ses amis, Ramcharan achète Kalki à prix d'or et la destine officiellement à l'aîné de ses fils. La noce célébrée, la jeune fille se retrouve livrée au désir des cinq frères et de leur père.

On pourrait qualifier votre film de féministe. Comment un homme, élevé en Inde, éduqué dans la culture de la domination masculine, peut-il faire un tel film ?

J'ai eu la chance d'être élevé par ma mère, une femme illettrée mais très intelligente, très forte. Mon père, souvent absent parce qu'il voyageait, la respectait. Pourtant, dès que je sortais de chez moi, je voyais ce qui se passait dans la rue. Les femmes exhalaient la peur, la réserve, la soumission. Je ne comprenais pas. J'étais choqué aussi par ce que les garçons du collège infligeaient à ma soeur : les mains aux fesses, les attouchements. Je ne comprenais pas. Chez moi, ça ne se passait pas comme ça. Mais si j'avais vu mon père battre ma mère, la maltraiter, l'insulter, j'aurais certainement perpétué ce modèle, comme la plupart des autres hommes indiens.

Qu'est-ce qui vous a donné envie de faire du cinéma ?

Il y a un aspect de la culture indienne que je déteste. Il faut être dans le moule, devenir informaticien ou médecin. Moi, je voulais être moi-même. Je n'imagine pas que je vais changer le monde, mais le cinéma est un média puissant. Certains films ont le pouvoir de transformer votre regard : vous n'êtes plus la même personne après les avoir vus.

Avez-vous enquêté avant d'écrire le scénario ?

Vous savez, j'observe la misère des femmes dans mon pays depuis que je suis né. J'ai grandi dans ce contexte émotionnel. Un film se fait autant avec l'esprit, qu'avec le coeur. Tous les indiens savent que dans certains états, la pénurie de femmes est telle qu'on achète des épouses dans les états voisins, et que parfois même plusieurs frères finissent par se partager la même épouse. Ce n'est pas de la pure fiction. Il est parfois si problématique de trouver une femme que les familles passent outre les barrières des castes et des revenus.

Au Festival de Toronto, on vous a reproché de nuire à l'image de votre pays.

Notre pays est si pauvre que la préoccupation majeure des gens est l'accès à la nourriture, à l'eau, à l'électricité. Je ne les blâme pas, mais la lutte pour la survie relègue tout le reste à l'arrière-plan. Et le reste, c'est ce qui fait de nous des êtres humains. Nous sommes capables de fabriquer des avions et des téléphones mobiles, mais aux yeux de certains les femmes valent moins que ces objets. Pourtant, une femme, comme tout être humain, a le pouvoir de nous émouvoir, de nous toucher.

Outre le thème de l'infanticide qui ouvre le film, vous dépeignez une misère sexuelle extrême...

Le sexe est un problème crucial en Inde, la tension sexuelle est palpable. Mon film montre sur quoi débouche toute cette tension. Tous les gamins de 12-13 ans vont voir des films porno, parce que le sexe est si tabou qu'ils ne peuvent questionner personne. La sexualité se résume pour eux à la toute-puissance de l'homme et la soumission de la femme. Ce qui se passe avant et après le rapport sexuel, le lien amoureux, la tendresse, ils n'imaginent même pas que cela puisse exister.

Et l'image de la femme dans le Bollywood ?

Pour moi, le Bollywood est encore plus dangereux que le porno. Le porno est stupide, il ne provoque aucune réflexion. Le Bollywood est bien plus pernicieux parce qu'il met en place des normes auxquelles se réfèrent les spectateurs indiens : les femmes ont de gros seins et sont traitées comme des objets.

Une femme qui fume ou qui boit est une putain. Ce n'est pas bon pour un enfant de grandir dans des schémas pareils.

Dans votre film, presque tous les hommes sont misogynes, et dépravés. Il n'y a que trois personnages masculins à visage humain : l'un des frères qui très vite, va disparaître, et deux jeunes garçons d'une douzaine d'années. Que représentent ces jeunes garçons ?

Je voulais souligner le fait que tous les hommes naissent purs. Un violeur ne naît pas violeur, il le devient. L'enfance n'est pas corrompue. Les parents ont une grande responsabilité, mais comment voulez-vous que des familles si pauvres éduquent cinq enfants, alors qu'elles n'ont pas de quoi les nourrir ? Les enfants sont élevés hors de chez eux par la société. Cette même société qui supprime et punit les femmes. Mon film décrit une situation sans espoir, une société perdue.

Sauf que...

Sauf que cette femme martyrisée, violée, détruite par tous les hommes qui l'approchent va mettre au monde une fille. Peu importe qui est le père, cette petite fille porte l'espoir. Elle s'appelle Kalki. Dans la mythologie indienne, Kalki naît alors que tout a été détruit. Elle symbolise la renaissance après le chaos, elle annonce un nouveau commencement. Kalki, c'est l'espoir.

Le film s'ouvre sur la naissance d'une petite fille qui n'aura pas le droit de vivre, et se ferme sur une autre naissance. Que va-t-il arriver à Kalki?

C'est la question que je pose. Le sort de cette petite fille est entre nos mains. En Inde, mais aussi dans le monde entier. A nous de construire une société qui lui offrira la possibilité de vivre sa vie.

Votre film est un acte militant ?

C'est un cri de colère. Mon court-métrage était un message silencieux. "Matrubhoomi, Un monde sans femmes" est un cri. A Bombay, un homme très riche est venu me voir après la projection et m'a avoué : "Je me hais. Hier, je suis allé prier au temple pour que ma femme, enceinte, me donne un fils". Cet homme a entendu. Parfois vous parlez dans le vide, on ne vous écoute pas. Alors, vous frappez un grand coup sur la table et vous hurlez : "Ecoutez-moi".

Manish Jhâ

Réalisateur

Manish Jhâ est né en 1978 dans l'Etat de Bihar, en Inde. Diplômé de l'université de Delhi, il a travaillé comme assistant réalisateur sur des séries télévisées.

Son premier court-métrage, A VERY VERY SILENT MOVIE, a obtenu le prix du jury du court-métrage au festival de Cannes en 2002.

MATRUBHOOMI, UN MONDE SANS FEMMES est son premier long-métrage.

FICHE ARTISTIQUE

Kalki

Tulip JOSHI

Ramcharan

Sudhir PANDEY

Jagannath

Piyush MISHRA

Rakesh

Pankaj JHA

Shailesh

Deepak KUMAR BANDHU

Brijesh

Sanjay KUMAR

Lokesh

Shrivas NYDU

Sooraj

Sushant SINGH

FICHE TECHNIQUE

Réalisation / Scénario	Manish JHÂ
Producteurs	Patrick SOBELMAN Nicolas BLANC Punkej KHARABANDA
Image	Venu GOPAL
Montage	Shrish KUNDER & Ashmith KUNDER
Son	Resul POOKUTTY
Décors	Wasiq KHAN
Musique	Salim SULAIMAN
Producteur exécutif	Sanjay ROUTREY
Producteur associé	Swati KHARABANDA

1h38 – Format 1,85 – DOLBY SRD / DTS



Dossier “Asie un continent sans femmes”

COURRIER INTERNATIONAL n° 727 du 7 au 13 octobre 2004

www.courrierinternational.com

ASIE OU SONT LES FEMMES ?

L'économiste indien Amartya Sen (Prix Nobel d'économie en 1998) étudie depuis longtemps le déséquilibre entre filles et garçons en Asie. Il tire à nouveau la sonnette d'alarme.

British Medical Journal – **Londres**

Le concept de “femmes manquantes”, que j’ai exposé il y a onze ans, fait référence au terrible déficit qui frappe de vastes régions d’Asie et d’Afrique du Nord, à cause du manque de soins dispensés aux petites filles par leur famille. Les chiffres sont impressionnants. Il y a une dizaine d’années, j’ai observé que le taux de masculinité en Afrique subsaharienne était de 1,022 homme par femme car les garçons et les filles de cette région recevaient un traitement à peu près similaire. En prolongeant mes recherches, j’ai découvert qu’en Chine il manquait 44 millions de femmes, en Inde 37 millions, etc. A l’échelle planétaire, le total dépassait aisément les 100 millions de femmes.

Comment cette tendance a-t-elle évolué depuis cette époque ? En un sens, les choses n’ont guère changé. Le rapport femmes/hommes pour l’ensemble de la population se modifie lentement, mais il s’aggrave en Chine et ne s’améliore que très légèrement en Inde, au Bangladesh, au Pakistan et en Asie de l’Ouest. Mais à cause de la croissance absolue de la population mondiale, le nombre total de femmes manquantes a même continué à augmenter : on atteint désormais 93 millions pour les pays que je viens de mentionner et on parle de 101 millions de femmes manquantes sur la planète. Mais ces dix dernières années ont été marquées par un autre changement radical. On a pu observer deux mouvements démographiques opposés. D’un côté, l’écart entre mortalité féminine et masculine a beaucoup diminué. De l’autre, les femmes doivent désormais surmonter un handicap supplémentaire à la natalité : celui des avortements sélectifs des fœtus féminins. En permettant de déterminer le sexe d’un fœtus, les technologies modernes ont mis ces avortements sélectifs pratiquement à la portée de tout un chacun, de sorte qu’aujourd’hui ils sont pratique courante dans de nombreuses sociétés.

Comparés à la proportion habituelle de filles à la naissance – soit 95 filles pour 100 garçons – habituellement relevée en Europe, les chiffres de Singapour et de Taïwan plafonnent à 92/100, la Corée du Sud à 88/100 et la Chine à 86/100. Pour l’Inde, nous ne disposons pas de chiffres, car les naissances ne sont pas recensées uniformément sur tout le territoire. Mais si l’on considère la proportion filles/garçons pour la tranche d’âge 0-6 ans (des données relativement proches et comparables), on s’aperçoit que de 94,5 filles pour 100 garçons au recensement de 1991 (pratiquement comme en Europe et en Amérique du Nord) on est passé à 92,7 filles pour 100 garçons au recensement de 2001.

D'inexplicables disparités régionales

Cette baisse semble peu importante (comparée à celle enregistrée en Chine ou en Corée), mais ce pourrait n'être qu'un début. Lorsque la détermination du sexe du fœtus sera devenue accessible à tous, ces chiffres continueront à baisser en Inde. C'est parfaitement possible, même si le Parlement a interdit cette pratique (en 1992) –excepté pour raisons médicales–, précisément pour éviter l'usage abusif des avortements sélectifs. Deuxièmement, les variations au sein du pays sont colossales, et le calcul d'une moyenne nationale cache des disparités impressionnantes : dans plusieurs Etats du Nord et de l'Ouest, le nombre de filles est nettement inférieur, plus faible même qu'en Chine ou en Corée. Fait plus intéressant : l'Inde semble partagée en deux. Si l'on prend la norme européenne du rapport filles/garçons (avec pour référence le chiffre allemand de 94,8/100), on constate que tous les Etats du Nord et de l'Ouest se trouvent bien en deçà, avec en tête le Pendjab, l'Haryana, Delhi et le Gujarat (entre 79,3 et 87,8 filles pour 100 garçons).

De l'autre côté de la ligne de démarcation, dans les Etats du Sud et de l'Est, le Kerala, l'Andhra Pradesh, le Bengale-Occidental et l'Assam affichent des chiffres supérieurs – de 96,3 à 96,6 filles pour 100 garçons. Seule exception géographique, le Tamil Nadu, qui frôle les 94/100.

La fréquence accrue des avortements sélectifs au Nord et à l'Ouest (dans ce que l'on appelle le BIMARU, littéralement "pauvreté" et acronyme pour Bihar, Madhya Pradesh, Rajasthan, Uttar Pradesh) n'est pas due à la disponibilité des équipements médicaux, puisque le Kerala et le Bengale-Occidental possèdent autant d'appareils que le Bihar ou le Madhya Pradesh.

On ne peut pas non plus attribuer cela à des croyances religieuses : hindous et musulmans sont présents dans diverses régions de l'Inde et le comportement de ces deux communautés correspond au modèle local de chaque région. Le niveau de revenus n'explique pas non plus les écarts régionaux. En effet, le Pendjab et l'Haryana, qui présentent les plus forts taux de masculinité, figurent dans la liste des Etats les plus riches. Impossible également d'invoquer d'éventuelles variations de la croissance économique puisqu'on retrouve, dans le palmarès des Etats sans filles, des Etats à la croissance rapide comme le Gujarat, aux côtés d'autres en stagnation, comme le Bihar. Même l'éducation des femmes, qui réussit si efficacement à faire chuter la mortalité féminine, semble ne pas avoir le même impact sur la natalité. En effet, des femmes éduquées soignent mieux leurs petites filles mais elles continuent d'avorter si elles n'attendent pas un garçon. Ainsi, on trouve très peu de filles dans l'enseignement secondaire dans l'Himachal Pradesh, le Maharashtra, le Gujarat, des Etats où les femmes sont plus éduquées qu'ailleurs. Le phénomène est le même en Chine, en Corée du Sud, à Singapour et à Taïwan.

Le clivage qui existe en Inde est particulièrement surprenant. Existe-t-il des différences cachées entre les valeurs véhiculées par les cultures traditionnelles de part et d'autre de cette ligne de démarcation ? Y a-t-il une corrélation entre le manque de filles et la grande percée des partis religieux et de caste dans ces Etats ? Comment interpréter le fait qu'aux législatives de 1999, 169 des 197 députés de la droite hindouiste représentaient ces Etats du Nord ou de l'Ouest ? Faut-il y voir un facteur culturel ou politique profond ? A moins bien sûr qu'il ne s'agisse d'une pure coïncidence, puisque le fanatisme hindou et l'avortement sélectif des fœtus féminins sont des phénomènes relativement récents. En fait, nous n'avons aucune réponse à apporter à toutes ces questions. Il y a dix ans, la mortalité sélective était la première cause de ce manque de femmes et une étude approfondie lui avait été consacrée.

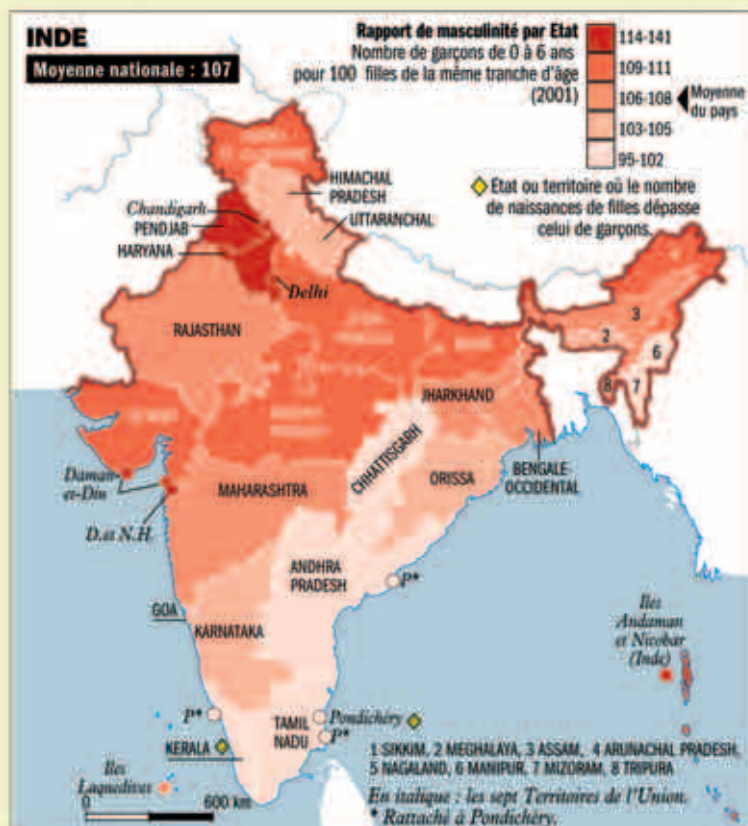
Aujourd'hui, la natalité sélective qui frappe l'Asie de plein fouet devrait faire l'objet d'une étude très poussée.

Amartya Sen

DISPARITÉS RÉGIONALES EN CHINE ET EN INDE

Malgré leur ampleur, il est difficile d'expliquer les fortes disparités régionales en Chine et en Inde. La pauvreté n'est en tout cas pas déterminante, puisque le sud-est de la Chine, comme le Pendjab ou le Haryana en Inde, où la disproportion entre le nombre de filles et de garçons est la plus frappante, sont des régions riches. Au-delà des différences locales, le taux de masculinité augmente toujours après la première naissance. Il est ainsi rare que le deuxième et a fortiori le troisième enfant soit une fille...

Sources : "China Statistical Yearbook 2003", Recensement indien 2001 <<http://www.censusindia.net/results/>>



DES SOCIÉTÉS DE PLUS EN PLUS AGRESSIVES

Imaginez une société où des millions de jeunes hommes ne trouveront plus de compagnes.

The Washington Post – **Washington**

Si dans votre pays 10 millions de jeunes hommes étaient dans l'impossibilité de trouver une femme, cela vous préoccuperait-il ? Tel est précisément le scénario inquiétant auquel l'Inde et la Chine sont confrontées aujourd'hui. Les techniques permettant de déterminer le sexe des fœtus se sont répandues en Asie au milieu des années 1980, et un nombre croissant de parents s'en servent pour éliminer les filles avant leur naissance. Ces procédés et l'avortement sélectif ont beau être interdits dans toute l'Asie, le rapport de masculinité (le nombre de garçons pour 100 filles) au sein des jeunes générations ne cesse de se dégrader dans nombre de pays du continent.

Quand une société préfère les garçons aux filles, comme on le constate aujourd'hui dans certaines parties de l'Asie, elle finit non seulement par avoir moins de filles mais en outre elle crée une sous-classe de jeunes hommes qui risquent d'avoir des difficultés à trouver une femme et à fonder un foyer. La préférence pour les fils est séculaire en Asie, et les Chinois ont une expression pour désigner ces jeunes hommes – *guang gun'er*, c'est-à-dire " branches nues " : ces branches de la famille ne porteront jamais de fruits. Les filles qui auraient dû devenir leurs épouses ont été éliminées.

La Chine a déjà vu réapparaître un fléau ancien : les enlèvements de femmes, qui sont vendues comme des épouses (à des hommes trop pauvres pour prendre femme). La rareté des femmes va accentuer ce phénomène et faire que les hommes privilégiés (ceux qui possèdent argent, talent et éducation) se marient, mais que les défavorisés (pauvres, peu doués et illettrés) ne se marient pas. On est en train de créer une sous-classe permanente de branches nues issues des classes socioéconomiques inférieures. En Chine et en Inde, par exemple, les branches nues représenteront 12 à 15 % des jeunes hommes d'ici à 2020. Les dirigeants de ces pays doivent-ils s'inquiéter ? La réponse est oui. Les branches nues, au cours de l'histoire de l'Asie du Sud et de l'Est, ont contribué à aggraver l'instabilité sociale, la criminalité, la violence et les mafias.

Songez un peu : au milieu du XIX^e siècle, les Nian, un mouvement de rebelles (1853-1868) essentiellement composé de branches nues, s'associèrent à d'autres groupes pour attaquer les troupes et les forteresses impériales dans le nord de la Chine (après une période de catastrophes naturelles et de famines). Ils parvinrent à prendre le contrôle d'un territoire peuplé de 6 millions d'habitants avant d'être écrasés par le gouvernement, au bout de plusieurs années. Plus récemment, les chercheurs indiens ont constaté l'existence d'un lien extrêmement fort entre le rapport de masculinité et le nombre de crimes violents commis dans les États indiens, un lien qui subsiste même si l'on tient compte de l'influence d'autres facteurs. Et, dans le monde entier, les auteurs d'actes de violence sont plus souvent des jeunes hommes célibataires que des jeunes hommes mariés.

Selon les sociologues, les jeunes hommes qui n'ont aucun intérêt dans la société – ceux qui sont issus des classes socioéconomiques inférieures et ont peu de chance de pouvoir fonder leur propre famille – sont bien plus enclins que les autres à améliorer leur situation par la violence, quitte à s'allier pour cela avec d'autres branches nues.

Les “branches nues” représenteront 58 millions de personnes

Les gouvernements confrontés à une augmentation de cette population se trouvent toujours devant un dilemme. Ils doivent contrer la menace que ces jeunes hommes font peser sur la société, mais le prix à payer est parfois élevé. En s’efforçant de réprimer la criminalité, les gangs, les trafics, ils risquent de tomber dans un autoritarisme accru.

Les autorités finissent à un moment par chercher à exporter leur problème, soit en encourageant l’immigration des jeunes hommes, soit en canalisant leur énergie dans des aventures militaires à l’étranger. Quand la menace ne vient pas de l’extérieur mais de l’intérieur, il n’y a pas tellement de solutions. Selon les estimations les plus modérées, les branches nues représenteront en 2020 30 millions de personnes en Chine et 28 millions en Inde. Leur nombre sera également important au Pakistan et à Taïwan. Les décideurs qui réfléchissent à l’évolution future de conflits comme ceux du Cachemire et de Taïwan ne doivent pas oublier le rapport de masculinité des pays impliqués.

Un rapport de masculinité anormal risque fort de perturber les savants calculs sur la menace et la dissuasion. La première génération de branches nues nées après l’apparition des techniques permettant de déterminer le sexe des fœtus a 19 ans cette année. Les suivantes verront augmenter non seulement le nombre mais aussi le pourcentage de jeunes hommes sans femme. Nous sommes au seuil d’une période où ils constitueront un facteur politique.

La Chine et l’Inde regroupent près de 40 % de la population mondiale : le statut inférieur qu’y possèdent les femmes entraîne des risques pour la démocratie, la stabilité et la paix, qui n’affecteront pas seulement l’Asie mais le monde entier.

Valerie M. Hudson, Andrea M. Den Boer*

**Auteurs du livre Bare Branches. The Security Implications of Asia’s Surplus Male Population, Cambridge, MIT Press, 2004 (non traduit en français).*

XY EN MANQUE DE XX

Le film indien *Matrubhoomi* brosse le portrait ultraviolent d'une société sans femmes. Une œuvre militante qui dérange.

Outlook – New Delhi

Sans la femme, l'homme n'a plus rien d'humain. Cette métamorphose de l'homme en animal dans un monde sans femmes est le thème d'un nouveau film, *Matrubhoomi : A Nation Without Women* (Mère patrie : une nation sans femmes, sortie prévue en France en janvier 2005). Si *Matrubhoomi*, sans doute le premier long-métrage sur l'infanticide féminin, est digne d'intérêt, c'est parce qu'il est beaucoup plus ancré dans la réalité qu'il n'y paraît. En effet, au cours de la dernière décennie, plus de 35 millions de filles ont disparu en Inde. Certaines ont été supprimées alors qu'elles n'étaient que des fœtus, d'autres ont été exécutées peu après leur naissance, d'autres enfin ont succombé à la négligence pure et simple. L'écrivain et metteur en scène Manish Jhâ (qui a déjà remporté le prix du meilleur court-métrage à Cannes, en 2002) part de cette réalité pour imaginer un village indien presque sans femmes à cause de l'assassinat répété des petites filles. Les frustrations, la fureur, le fanatisme qui en découlent, dans cet univers purement masculin, ont touché plusieurs jurés de festivals internationaux, et le film a reçu de nombreuses récompenses, notamment à Venise, à Thessalonique et à Florence.

Dans ce village, des hommes grossiers, brutaux, frustrés sexuellement, cherchent à satisfaire bestialement leurs instincts. Lorsqu'une fille, Kalki, est repérée, elle est aussitôt achetée par Ramcharan, qui l'offre comme épouse à ses cinq fils, assoiffés de sexe. Chacun l'oblige alors à se soumettre au devoir conjugal encore et encore. Vendue par son père, agressée et violée nuit après nuit, Kalki s'enfuit avec celui qui représente son dernier espoir : le serviteur Raghu, issu d'une caste inférieure. Mais ses cinq époux rattrapent le couple et tue Raghu. C'est le coup d'envoi d'une guerre de castes dont Kalki est la principale victime. Enchaînée à un poteau dans l'étable, elle dépérit sous les viols répétés de ses maris et de la famille de Raghu, qui se livrent un combat acharné. Une fois Kalki enceinte, les choses empirent, chacun revendiquant la paternité de l'enfant. Mais, sur fond de guerre des castes, Kalki accouche d'une fille...

Si ce que voulait Manish Jhâ, c'était provoquer la répulsion, il a largement atteint son objectif. Et plus encore si, pendant la projection, le spectateur garde présent à l'esprit que cette malveillance masculine est le résultat d'un monde où les femmes ont disparu, "*de l'instabilité physique, émotionnelle et psychologique qui grandit sournoisement dans une société qui a éliminé les femmes*". Parce que, en fin de compte, les abus infligés à Kalki ressemblent à s'y méprendre au destin d'un grand nombre de nos contemporaines qui, considérées comme la propriété de leur père, sont vendues, achetées, violées, torturées par leur conjoint, abusées, battues, mutilées au cours de rixes et utilisées comme des machines à enfanter. *Matrubhoomi* mêle donc réalité d'aujourd'hui et vision futuriste.

Sonia Wadhwa

Pourquoi nous avons produit *Matrubhoomi, Un monde sans femmes*

Nous avons découvert Manish Jhâ au Festival de Cannes 2002 où il a reçu le prix du jury du court métrage pour son impressionnant "A very very silent film" .

Nous l'avons revu 2 mois plus tard en Islande (l'amour mène partout!), où nous travaillions sur "Stormy Weather" de Solveig Anspach. Manish avait écrit un traitement de quelques pages. La façon dont il parlait de l'histoire, des plans qu'il avait en tête, était particulièrement enthousiasmante.

Ensuite tout est allé très vite, un mois et demi plus tard, Manish nous faisait lire un scénario abouti. Il est parti à Bombay en novembre 2002, avec comme mission de trouver un co-producteur indien, les acteurs principaux et les décors du film. Nous lui avons laissé toute latitude pour constituer l'équipe technique et artistique.

En décembre nous étions à Bombay pour signer un accord de co-production à 50/50 avec Punkej Kharabanda.

Le tournage a débuté en février 2003, avec une équipe technique et artistique de 110 personnes, dans un village situé à 800 kilomètres au nord-est de Bombay. Il a duré 28 jours, sans un seul jour de pause.

En mai 2003, soit moins d'un an après notre première rencontre, le film était terminé.

Il a été présenté en première mondiale au Festival de Venise où il a obtenu le Prix Fipresci de la Critique Internationale.

Manish est très jeune (il a aujourd'hui 26 ans), très talentueux et déterminé. Cette rencontre soudaine, imprévue, voire improbable, très excitante, ne sera pas sans lendemain, puisque nous avons engagé ensemble le développement de son prochain film, toujours en Inde

Patrick Sobelman, Nicolas Blanc
Ex Nihilo

